

## **La question du “qui tue qui” dans *L'imposture des mots* de Yasmina Khadra**

(El tema del “quién mata a quién” en *L'imposture des mots* de Yasmina Khadra)  
(The question of “who is killing who” in *L'imposture des mots* by Yasmina Khadra)

**Alek Baylee Toumi**

University of Wisconsin, Department of Foreign Languages, University of Wisconsin-Steven Point,  
WI 54491 USA, Tél. : 1 715-346-2791, Fax : 1 715-346-4215, Courriel : atoumi@uwsp.edu

**BIBLID [1132-3310 (2003) 12, 13-25]**

### **Résumé**

Entre la peste militaire et le choléra islamiste, quel camp choisir ? Qui croire, l'ex-commandant Moulessoul ou bien l'écrivain Yasmina Khadra dans *L'imposture des mots* ? Notre étude s'appliquera à démystifier la question brûlante du “qui tue qui” ainsi que l'attitude vichyslamiste des intellectuels parisiens.

**Mots-clés** : Algérie. Écrivain. Dialoguiste. Intellectuel. Islamisme.

### **Resumen**

Entre la peste militar y el cólera islamista, ¿ qué campo se puede escoger? ¿ A quién creer?, ¿ al ex-comandante Moulessoul o al escritor Yasmina Khadra en *L'imposture des mots* ? Nuestro estudio pretende desmitificar la cuestión candente del “quién mata a quién ” así como la actitud “vichy-islamista” de los intelectuales parisinos.

**Palabras clave** : Argelia. Escritor. Dialoguista. Intelectual. Islamismo.

### **Abstract**

Between the military plague and the Islamist cholera, what evil should one choose ? Who should we believe in, the ex commandant Moulessoul or the writer Yasmina Khadra in *L'imposture des mots* ? Our study will try to demystify the burning question of “who is killing who” in Algeria as well as the vichyslamist attitude of French intellectuals.

**Keywords** : Algeria. Writer. Dialogist. Intellectual. Islamism.

Avec deux personnages principaux très différents, mais deux faces d'un même homme, *L'imposture des mots* est le roman de l'écrivain Yasmina Khadra en duel permanent contre son alias, l'ex-commandant Mohamed Moulessoul, où l'on retrouve des revenants littéraires, comme Zane l'abominable nain des *Agneaux du Seigneur*, Salah l'Indochine, G-hyène sanguinaire d' *À quoi rêvent les loups*, le fantôme de Kateb Yacine ou encore Nazim Hikmet. Écrit au moment de “L'Affaire” de *La sale guerre*, où un ex-officier algérien Habib Souaidia, accusait l'armée d'être derrière les massacres, le roman de Khadra est un virulent démenti et une cinglante gifle aux “dialoguistes”

notoires, qui ne savent toujours pas "qui tue qui" en Algérie. Il est aussi un témoignage bouleversant sur une certaine gauche française, qui continue de douter encore des crimes islamistes, et n'hésite pas à détruire ceux qui n'épousent pas ses thèses révisionnistes :

Que dire de l'attitude de certains intellectuels français devant notre tragédie, sinon mon chagrin et ma déception, moi qui trente-six années durant, contre vents et marées, n'ai cherché qu'à les rejoindre et m'instruire auprès d'eux ? (Khadra, 2002 : 135)

Inséparable de son contexte, afin de bien comprendre le texte de Khadra, notamment ses diverses blessures et ses multiples déceptions, nous commencerons par analyser certains passages en faisant un rappel succinct d'événements importants qui ont marqué la décennie passée. Dans une seconde étape, nous tenterons de définir puis de remettre en question les thèses révisionnistes des "dialoguistes" et nous nous interrogerons sur le comportement de certains écrivains algériens vis-à-vis de Yasmina Khadra.

*L'imposture des mots* se divise en trois parties : "l'approche" de la terre promise, "le choc" de Khadra devant les dialoguistes et "le doute", partie qui voit sa conclusion lors de la rencontre d'intellectuels algériens, humble et intègre comme Boualem Sansal ou piètre opportuniste comme Madame Hélas. Le roman commence à Mexico, première terre d'asile, quittée la veille du nouvel an 2001 pour Paris, Mecque intellectuelle, à la fois nouvelle terre d'exil et terre promise de tout écrivain francophone<sup>1</sup>. Signe prémonitoire, dès sa première nuit en France, le bon vieil oncle Kateb vient le mettre en garde :

Qu'es-tu venu chercher par ici, Yasmina Khadra ? [...] À Paris... , tu ne seras que ce qu'ils veulent que tu sois, un apatride du verbe, sans statut et sans papiers, perclus aux portes blindées de l'affranchissement. Pour eux, tu n'es pas un talent ; tu es une curiosité qui s'estompera d'elle-même dès qu'on l'aura assez vue... Ici on n'aime pas les dieux qui viennent d'ailleurs. Surtout ceux qu'on n'a pas sifflés. Ces dieux qui se font tout seuls, on les relègue au rang des charlatans d'ailleurs. (Id. : 39-40)

Car, qui mieux que Kateb le Kabyle errant, a vécu l'exil interne, externe, et demi-pensionnaire, la censure sous la colonisation, pendant l'Algérie indépendante, et la répression sous toutes ses formes. Plutôt que du soutien moral, auquel le romancier s'attendait naturellement, Khadra ne rencontra que de la méfiance et du rejet de la part d'un certain monde intellectuel parisien, notamment "une gauche femelle" comme disait

---

<sup>1</sup> De par la qualité et la diversité des activités culturelles, du fait que les plus grands éditeurs y résident, Paris demeure le centre de la francophonie. Elle vaut toujours bien une messe !

fort justement Camus. Elle ne voulait voir en lui qu'un militaire aux mains remplies de sang, un agent de la redoutable sécurité militaire et l'attendait de pied-ferme pour lui arracher des déclarations fracassantes, afin de mieux condamner l'armée algérienne et confirmer ses lubies vichyslamistes.

## 1. Rappel historique

26 Mai 1993. Le romancier, poète et journaliste Tahar Djaout vient d'être assassiné, de deux balles en pleine tête : sa mort marque le début du génocide des intellectuels<sup>2</sup>. Les années suivantes resteront parmi les plus violentes et les plus sanguinaires de l'histoire de l'Algérie. Massacres de civils dans des villages isolés, bébés dont la tête est fracassée ou qui sont brûlés vifs, paysans égorgés, jeunes femmes kidnappées, violées puis décapitées, plus de 100.000 victimes vont périr sur l'autel de la barbarie intégriste. De Paris, de Londres et même de Washington, des membres du FIS "réfugiés politiques"<sup>3</sup> revendiquaient impunément ces assassinats comme des "exécution de sentences". Au milieu des années quatre-vingt-dix, très exactement le 13 janvier 1995, plusieurs partis politiques algériens, notamment les trois fronts, le FLN, Front de Libération National, le FIS, Front Islamique du Salut et le FFS, Front des Forces Socialistes, signaient la "Plate-forme de Rome"<sup>4</sup> véritable capitulation vichyslamiste. Il faudrait rappeler qu'à cette époque, il était courant de traiter les partisans d'une Algérie plurielle, libre et démocratique, laïque et républicaine, "d'éradicateurs"<sup>5</sup>. Les résistants de l'intérieur et de l'extérieur, ainsi que tous les opposants à l'islamisme, furent aussi appelés éradicateurs. Au même moment, les partisans du "dialogue" avec le FIS, de la plate-forme de Rome, c'est-à-dire de la réhabilitation du parti de Dieu et de l'application de l'article 6, étaient appelés

---

<sup>2</sup> Le premier intellectuel assassiné par les intégristes est l'étudiant Kamal Amzal, en novembre 1982 à Ben Aknoun, Alger. On pourra consulter Rouadja.(1990 : 258)

<sup>3</sup> Aussi choquant que cela puisse paraître aujourd'hui, il était plus facile pour les membres du FIS et même du GIA, comme Ahmed Zaoui, Rabah Kebir ou Anwar Haddam, d'obtenir le statut de réfugiés que pour des intellectuels algériens, pourtant menacés de mort par les intégristes, à qui on demandait des "preuves" de leur persécution.

<sup>4</sup> Qui stipule entre autres, selon l'article 6, l'application de la charia, c'est-à-dire l'établissement d'un état islamique. L'accord de Rome n'était qu'un partage du pouvoir entre les islamistes et le FLN. À l'image du Soudan ou de l'Iran, cet accord n'aurait jamais abouti à un régime démocratique.

<sup>5</sup> La Kabylie a toujours été à la fois contre le totalitarisme du FLN et sa politique d'exclusion culturelle et contre les islamistes du FIS. Les deux grands partis de l'opposition démocratique sont le FFS, Front de Forces Socialistes de Hocine Ait Ahmed et le RCD, Rassemblement pour la Culture et la Démocratie du Dr. Saïd Sadi. Après la conférence de Rome, les démocrates se verraient divisés respectivement, entre dialoguistes du FFS et éradicateurs du RCD.

"dialoguistes"<sup>6</sup>. Quelque part à Paris, s'élevait une rumeur, reprise dans les médias français dialoguistes : on ne sait pas "qui tue qui", disait-on.

Qui tue qui ? Qui est à l'origine de ces carnages ? Telle était la grande interrogation en ces mois d'août et septembre 1997. "L'armée algérienne est responsable", affirmeront certains quotidiens parisiens notamment, publiant à l'appui de leur thèse, des témoignages d'anciens militaires, qui à Londres ou à Washington affirment détenir toutes les preuves de ce qu'ils avancent. Depuis, ces témoignages ont été largement discrédités. (Taveau, 1999 : 27)

L'ère de la désinformation et de l'intox battait son plein en cet été 97, notamment sur Internet avec le célèbre site intégriste du Mouvement Algérien des Officiers Libres d'un mystérieux Baali Ali<sup>7</sup>. Mais qu'est-ce donc que ce "quittuisme" surgi subitement d'on ne sait où ? Et surtout comment le définir ? Dans l'avant propos à *Algérie, Autopsie d'un massacre*, Abed Charef en donne l'explication suivante :

Qui tue qui ? Ce n'est pas la réponse à la question qui est importante, mais la question elle-même. Pourquoi cette question ? Simplement parce que des hommes et des femmes, en Algérie et ailleurs, avouent qu'ils ne comprennent pas ce qui s'y passe. (Charef, 1998 : 5)

Selon le fondateur du quotidien algérien *La Nation* 11<sup>8</sup>, on ne sait pas "qui tue qui" signifierait qu'on ne comprend pas "tout". Lapalissade, évidence assez élémentaire, car qui pourrait prétendre comprendre tout ce qui se passe en Algérie, quand on sait que l'Algérie est extrêmement complexe, qu'elle est passée de colonisateurs en dictateurs, d'un coup d'état à l'autre, et que la tragédie est en mouvement perpétuel. Abed Charef évite soigneusement de répondre à la question, car la réponse ne serait pas importante selon lui. S'il est vrai que la situation est floue, ne devrait-on pas précisément avoir un minimum de retenue de la part d'intellectuels connus pour leur objectivité et ne pas se lancer dans des accusations surtout lorsqu'on vit à Paris, loin des massacres. Dans notre contexte de guerre civile, la formule : on ne sait pas "qui tue qui", signifie d'abord : on ne sait pas qui "des islamistes ou des militaires" tue. Le premier but non avoué est de semer le doute dans l'opinion publique internationale, vu qu'en Algérie le peuple sait qui tue. Car, il s'agit bien d'une guerre civile, c'est-à-dire d'une guerre entre des gens d'un même pays, d'une même région, d'une même tribu, voire d'une même famille<sup>9</sup>. Ensuite, les dialoguistes, les islamistes et leurs relais parisiens, se chargeront d'entretenir ce

<sup>6</sup> Les dialoguistes seront tellement aveugles qu'ils ne sauront plus "qui tue qui" et deviendront "quittuistes". Eux-mêmes se font parfois appeler "réconciliateurs".

<sup>7</sup> On peut le consulter sur le site [www.anp.org](http://www.anp.org).

<sup>8</sup> *La Nation* est de tendance dialoguiste, Salima Ghezali en a été la directrice.

<sup>9</sup> Dans *La malédiction* de Rachid Mimouni, un jeune islamiste a pour mission de tuer son propre frère. Tidjani Haddam est un haut membre du pouvoir FLN alors que son neveu Anwar Haddam était le

doute, au besoin de l'amplifier. Certains d'entre eux iront jusqu'à accuser les résistants dits "éradicateurs", de crimes dont ils étaient victimes, comme dans l'assassinat de Matoub Lounes<sup>10</sup>, et diront publiquement que *les islamistes ne tuent pas*. Enfin, le corollaire logique à cette dernière proposition est d'affirmer que ce sont les militaires qui commettent les massacres, de généraliser et d'accuser l'armée. Dans quels buts ? Le quituquisme permet surtout le blanchiment des islamistes et leurs crimes. Dans un second temps, il ne fait que repeindre la capitulation en un "dialogue", et accuse les résistants d'éradicateurs qui refusent le soi disant "dialogue" avec les islamistes. Selon cette même optique, en 1940 le maréchal Pétain aurait été un dialoguiste avec les nazis, et les collabos, des quituquistes qui ne savaient pas "qui tue qui" dans les camps d'Auschwitz ou de Buchenwald. Le Général de Gaulle, qui avait rejeté la "Plate-forme de Vichy" serait aujourd'hui un éradicateur de nazislamisme.

Les quituquistes sont d'ailleurs aux antipodes des éradicateurs qu'ils rejettent et accusent de tous les maux. Yassir Benmiloud, plus connu sous ses initiales Y.B.<sup>11</sup>, chroniqueur du quotidien algérois *El Watan* donnera la définition suivante de ces derniers :

Éradicateurs : Démocrates ou militaires, ils ne veulent pas dialoguer mais éradiquer. Qui ? Les terroristes, les islamistes modérés (?), le pouvoir, les dialoguistes. Le comble pour l'éradicateur est d'être éradiqué : assassiné par les terroristes, suicidé par le pouvoir, dénoncé par les dialoguistes. L'éradication est un sport de haut niveau dans un débat politique dont le niveau demeure désespérément bas. (Y. B., 1998 : 183)

S'il peut y avoir des manipulations aussi bien de la part des clans du pouvoir militaro-éféleène, que des islamistes et de leurs partenaires, ce n'est pas une raison pour généraliser et dire : c'est l'armée qui tue. Il est indéniable que dans une guerre civile, au terrorisme des uns répond la torture des autres, et que dans le cycle terrorisme-répression, il y a souvent des dépassements et des abus de la part des forces de l'ordre. Au sujet des crimes imputés à l'armée, Khadra explique que l'armée algérienne n'était pas préparée au début de la tragédie à faire face à un ennemi interne, qu'elle ne

---

représentant du FIS à Washington. Le fi(l)s fait la guerre au frère de son propre père.

<sup>10</sup> On pourra consulter Schemla (1995 : 77-79 et 335-336).

<sup>11</sup> Très populaire après sa célèbre chronique du 29 août 1997 dans laquelle il interpella les généraux, à la page 20 de son ouvrage, Y.B. explique en ces termes l'impact de ses paroles : *J'apostrophais les trois "furoncles" du pouvoir, le général Zeroual, président en exercice à temps partiel, son conseiller le général Betchine, qui représente une minorité de blocage et tire les ficelles en coulisses, et le général "Tewfik" le responsable des services secrets. Je me suis permis de les traiter dans un langage très cru de ce qu'ils sont : des tricheurs, des voleurs et des gens qui se partagent le gâteau.*

s'attendait pas à avoir une guerre civile sur les bras. Il reconnaît toutefois qu'il y a effectivement eu des dérapages et que des abus graves ont été constatés :

Il s'agissait d'actes isolés, (vengeance, incompétence, mépris ou psychose), qui n'impliquent pas l'institution militaire puisque les tribunaux et les asiles ont accueilli un grand nombre de mis en cause. (Khadra, 2002 : 133)

S'il y a eu des dépassements du côté des forces de l'ordre, il ne faut pas omettre de mentionner "l'autre sale guerre", la sous-guerre entre armées islamistes, qui comme en Afghanistan ou ailleurs, sont composées de groupes rivaux, qui font régner la terreur, le racket et où les émirs locaux se disputent des lambeaux de territoires par les armes. Dans *À quoi rêvent les loups*, Khadra montrent bien comment Zoubéida, femme d'un émire du GIA, Groupe Islamique Armé, conçoit un plan diabolique, celui de massacrer un village islamiste rival de l' AIS, Armée Islamique du Salut, puis d'en accuser l'armée :

- Les militaires n'interviendront pas. Ils savent le village intégriste et s'en méfient depuis les deux embuscades qu'ils y ont essayées. Mêmes alertés à temps, ils soupçonneront le piège et ne pourront rien faire avant le lever du jour, [dit-elle].

- Continue, tu m'intéresses.

- J'ai un plan imparable. Nous allons massacrer cette vermine. (Khadra, 1999 : 261)

Bien sûr, les salons de rédactions parisiens s'égosilleront à hurler qu'on ne sait pas qui tue qui, et que c'est l'armée qui a tué, sans même considérer une guerre des émirs GIA-AIS. Le travail des journalistes n'est-il pas précisément d'enquêter pour vérifier l'information ? Et dans le cas de massacres, comme ceux de Rais ou de Bentalha, ne devrait-on pas interviewer les survivants ? C'est ce qu'a fait la correspondante d'Antenne 2, Véronique Taveau, notamment après les massacres de Rais où, selon les habitants de cette banlieue d'Alger, entre 300 et 400 civils furent massacrés en une soirée dans des conditions horribles :

- Ceux qui ont fait cela, tu les connais ? [demande Taveau à un témoin].

- Certains oui. Ceux qui les guidaient, ceux qui les dirigeaient vers telle ou telle maison, ceux-là sont de chez nous.

Véronique Taveau précise sa question :

- Tu es persuadé que c'est le GIA qui a fait cela ?

- Bien sûr. Il y avait ceux de chez nous. Ceux que je viens de citer sont connus. Ce sont tous des terroristes, d'anciens membres du FIS de Sidi Moussa, ils ont quitté Rais il y a quelques années et ils ont pris le maquis. Ce sont eux qui ont massacré. (Taveau, 1998 : 43)

Ni les témoignages de survivants, ni les journaux de la presse indépendante algérienne, ni même les écrits d'intellectuels comme Tahar Djaout, Rachid Mimouni, Rachid Boudjedra, Malika Mokeddem, ou Yasmina Khadra ne semblent venir à bout de cette intoxication quituquiste qui continue de faire des dégâts dans l'opinion internationale<sup>12</sup>. Même les revendications islamistes sont ignorées par les dialoguistes : ne compte que Habib Souaidia, et son livre, le seul, l'unique.

## 2. Le Choc : découverte d'une France vichyslamiste

Au début de la guerre entre groupes islamistes armés et pouvoir militaire, les intellectuels notamment francophones qui, à l'exemple de Tahar Djaout ou de Rachid Mimouni, avaient souffert dans les années quatre-vingts du marteau éfélène, se retrouvaient menacés de mort par la lame intégriste. *Ceux qui nous combattent par la plume périront par la lame*, disait le tristement célèbre slogan du GIA. Aussi surprenant que cela puisse paraître aujourd'hui, au moment où beaucoup d'intellectuels algériens, non protégés par l'état en déroute et abandonnés par l'Occident, se retrouvaient abattus par les intégristes, les islamistes du FIS recevaient l'asile politique dans les plus grandes capitales occidentales<sup>13</sup>. Au début des années quatre-vingt-dix, au sujet de l'islamisme algérien, le paysage politique français était divisé en deux camps, chacun comportant plusieurs tendances. D'une part, la ligne officielle du Parti Socialiste, sous François Mitterrand puis Lionel Jospin, soutenait le FIS dans les coulisses, avec bien sûr des dissidences internes, pas du tout d'accord avec cette ligne<sup>14</sup>. À propos de l'affaire du foulard islamique, la journaliste Elisabeth Schemla qui mettait en garde Lionel Jospin, s'était vu répondre par ce dernier : *Et, que voulez-vous que ça me fasse si la France s'islamise...* (Schemla, 2000 : 142). Schemla précise que Jospin a constamment défendu la plate-forme de Rome. Ainsi, le PS rejoignait le Front National, lequel bien qu'anti-arabe et anti-immigré, était pour l'extrême droite fascisliste<sup>15</sup>. Dans le camp opposé,

<sup>12</sup> Il faudrait mentionner que les médias de gauche français ont un peu baissé le ton depuis la tragédie du 11 septembre 2001 à New York. Ils n'ont pas osé dire à propos du World Trade Center : on ne sait pas qui tue.

<sup>13</sup> Parce que, paraît-il, ils étaient persécutés par l'armée. C'était le voleur qui criait au voleur et l'assassin qui criait à l'assassin !

<sup>14</sup> C'était la position de l'Internationale Socialiste. La logique semblait être la suivante : donnons l'asile aux islamistes, soutenons le FIS et nous aurons tout à gagner, surtout qu'ils vont prendre le pouvoir en Algérie. Ils seront reconnaissants et ne commettront pas d'attentats terroristes en France. La série de bombes dans le métro parisien entre août et novembre 95 a prouvé le contraire. Sur ce sujet on pourra consulter *Lettres algériennes* de Rachid Boudjedra, notamment les lettres 22 et 29 et *FIS de la haine*.

<sup>15</sup> Le FIS et le FN sont tous les deux des partis racistes, anti-sémites, anti-intellectuels, pour la séparation des races et des cultures.

le Parti Communiste, ainsi qu'une droite, notamment gaulliste, soutenait la résistance, alliée à certains clans de l'armée en Algérie, notamment celui qui fit appel à Mohamed Boudiaf en 1992. Beaucoup d'intellectuels proches du PS, et non des moindres, ainsi que des médias de gauche comme *Le Monde*, *Libération*, et surtout *Le Nouvel Observateur* se firent l'écho de la position du Parti Socialiste français<sup>16</sup>. D'autres, comme André Glucksman, Bernard-Henri Lévy, et la très brave Elisabeth Schemla s'engagèrent dès les premières heures, clairement et publiquement, contre les islamistes et soutenaient sans hésitation la résistance<sup>17</sup>. Schemla publiera juste après le traité de Rome, *Une Algérienne debout, entretiens avec Khalida Messaoudi* (1995), une des leaders de la résistance en Algérie, ennemie mortelle des islamistes, considérée par les dialoguistes, comme le chef de file des éradicateurs. Si l'opinion publique française, était et reste dans sa majorité anti-islamiste, surtout depuis les attentats de 95 dans le métro parisien<sup>18</sup>, une certaine gauche socialiste, reprenait les thèses "quituquistes", les amplifiait puis s'en habillait, comme on ferait avec une dernière mode<sup>19</sup>. Le "band wagon" quituquiste était lancé sur les rails parisiens, et ses chauffeurs répétaient le plus naturellement du monde ce c'était l'armée algérienne qui commettait les massacres.

C'est au paroxysme de ces années quituquistes, que Yasmina Khadra quitte son exil mexicain pour la terre promise, Paris la belle, l'intellectuelle. L'écrivain ne se doute pas encore qu'on ne va le voir que comme le revers de sa propre médaille militaire, le commandant Moulesshoul, et que le beau monde parisien l'attend de pied ferme depuis la publication de *La sale guerre* (Souaidia, 20019. Malgré toutes les pressions, Khadra restera conséquent avec lui-même et refusera de sauter dans le "band wagon" :

La littérature m'a appris que la vérité ne se négocie pas. Si je ne mange pas à ma faim, c'est parce que je ne mange pas à tous les râteliers. (Khadra, 2002 : 51)

Tout comme Kateb avant lui, Haj Maurice, le met en garde :

Tu n'es pas une simple révélation, mais un enjeu de taille. Certains chercheront à te manipuler, d'autres à te récupérer, d'autres encore à te crucifier. (Id. : 53)

<sup>16</sup> On pourra consulter Schemla (2000 : 290-291 et 335-336).

<sup>17</sup> Le 21 janvier 1998, lors d'un meeting à la mutualité, à Paris des ex-ministres du gouvernement socialiste, comme Jack Lang et Robert Badinter, Alain Madelin de l'UDF ou encore l'écologiste Bric Lalonde avaient dénoncé publiquement les crimes islamistes en Algérie.

<sup>18</sup> Même si l'opinion française demeure dans sa majorité anti-militariste. Entre des militaires staliniens corrompus et des nazislamistes fanatiques, ne faudrait-il pas choisir la résistance ?

<sup>19</sup> En France, pendant la seconde guerre mondiale, la résistance était composée d'une poignée de gaullistes, d'intellectuels et de communistes. L'extrême droite pétainiste collaborait avec les nazis alors que l'équivalent de "la gauche" d'alors demeurait silencieuse pour ne pas dire collaborait passivement. Une situation similaire, ce que j'appelle le vichyslamisme, s'est, semble-t-il, reproduite.

L'écrivain découvre avec amertume que le monde intellectuel, celui de Zola et son courageux *J'accuse*, de Sartre et de Camus, de Brel et de Brassens, ce monde qu'il adulait et dont il rêvait, avait à nouveau des Brasi'alla(c)h et des fi(l)s-Céline. Que ce brave nouveau monde va essayer de le manipuler, avant de l'abandonner puis de le frapper d'ostracisme : hier antidreyfusard, aujourd'hui quituquiste ! C'est en ces termes que Khadra décrit une de ses rencontres avec des intellectuels dialoguistes, notamment la journaliste Florence Aubenas :

Elle est déçue. Elle s'attendait à des révélations fracassantes ; elle n'a droit qu'à une inébranlable sincérité, chiantie comme une déclaration sur l'honneur. (Id. : 67)

Khadra ne se fait pas l'écho de l'officier Souaidia, il refuse même de monter dans le wagon du doute devant la journaliste de *Libération*, qui se vengera en le descendant dans ses articles. Le Parlement International des Écrivains de Strasbourg, sans doute mal conseillé, le lâcha lui aussi. Son éditeur Julliard lui présente une copie de *La sale guerre*, lui conseillant de le lire :

Je n'ai pas besoin de me donner cette peine pour deviner ce qu'il contient. La guerre, je l'ai subie d'un bout à l'autre, sans entracte. J'ai été le mieux placé pour savoir ce que c'est. (Id. : 83)

Le printemps 2001 voit Habib Souaidia défilé sur toutes les chaînes de télévisions, et raconter à qui veut bien l'entendre que c'est l'armée qui massacre. Nouveau dilemme pour Khadra, qui se retrouve déchiré entre l'écrivain Yasmina et le commandant Moulessshoul : les quituquistes veulent la tête du militaire. Si Khadra ne répond pas, il risque de tomber dans l'ouhli. Mais, si l'écrivain répond, il risque de paraître un défenseur de l'armée. Entre ma mère (maman) et la justice (du terrorisme aveugle pendant la guerre), Camus avait été condamné pour avoir choisi maman<sup>20</sup> ! Mais qui ne défendrait pas sa vieille mère, surtout aujourd'hui en Algérie, contre les hordes de loups sauvages qui égorgent, violent et décapitent. Nazim Hikmet viendra le consoler à un moment de désespoir :

Un écrivain est la seconde chance de l'humanité. Lorsque la décadence menace de se généraliser, le verbe durcit le ton et rappelle le cheptel à l'ordre. (Id. : 92)

---

<sup>20</sup> On en fit, *entre ma mère patrie et la justice, je choisirai ma mère patrie, la France coloniale, avant la justice*. Camus fut assassiné avec ce bout de phrase (Robin, 1986 : 188). On pourra aussi consulter *Chroniques Algériennes. Actuelles III*, d'Albert Camus à ce propos.

Lors d'un voyage en TGV, Khadra rencontre dans un wagon-restaurant, Salah l'Indochine, vétéran de guerres, abominable homme des GIA, qui se targue des massacres qu'il a commis en Algérie et avec qui il "dialogue" :

- La France est un pays de droit, lui fais-je remarquer. Tu seras arrêté et jugé pour crimes contre l'humanité.

- Pas si je mentionne *dans le texte* que j'ai agi au profit de la sécurité militaire. [...] Il me suffit juste de faire porter le chapeau à l'armée pour être systématiquement absous de mes crimes. (Id. : 101-102)

Voilà donc le secret de Souaida et consort : accusez l'armée, vous serez absous, bénit et publié. On vous traduira en plusieurs langues et on vous fera défiler devant le monde entier.

### 3. Trahison de clerc

Dans la troisième partie, Khadra est déçu, abattu même, car il se sent trahi par ceux-là mêmes qu'il considérait comme des alliés naturels. Sur dix interviews qu'il donne, huit ne sont pas publiées ; les médias quituquistes le boycottent. On lui a bien donné une chance de se racheter ; tout ce qu'il avait à faire, ce n'était pas un faux témoignage, mais seulement de confirmer qu'on ne sait pas "qui tue qui". Formule magique, sésame qui semble encore ouvrir les colonnes des plus grands journaux parisiens, les micros les plus réticents, les chaînes des paraboles, le monde de l'édition, sans mentionner la notoriété et la richesse. Loin de se rétracter, à une heure tardive, lorsque l'insomnie s'entête et que le sommeil s'évanouit, Khadra se leva et écrivit une longue *Lettre de démission* au quotidien *Le Monde* :

J'avoue que la guerre crapulo-intégriste qui sévit encore en Algérie n'a pas livré tous ses secrets. Beaucoup d'assassinats, de tueries, d'enlèvements ne sont pas prêts d'être élucidés. Il s'agit d'une guerre plurielle foncièrement politico-financière, dont les enjeux inavoués vont continuer d'enchevêtrer toutes les pistes susceptibles de dévoiler les tenants de l'une des plus effroyables supercheries que le bassin méditerranéen ait connues. [...] Aussi, je déclare solennellement que, durant huit années de guerre, je n'ai jamais été témoin, ni de près ni de loin, ou soupçonné le moindre massacre de civils susceptible d'être perpétré par l'armée. Par contre, je déclare l'ensemble des massacres, dont j'ai été témoin et sur lesquels j'ai enquêté, portant une seule et même signature : les Groupes Intégristes Armées. (Id. : 133)

Déçu par l'attitude d'intellectuels quituquistes, Khadra éprouvera énormément de chagrin, ce même chagrin qui tua Rachid Mimouni sept ans auparavant :

Que savez-vous de la guerre, vous qui êtes si bien dans vos tours d'ivoires, et qu'avez-vous fait pour nous qui tous les jours enterriions nos morts et veillions au grain toutes les nuits, convaincus que personne ne viendrait compatir à notre douleur ? Rien. (Id. : 136)

Khadra termine sa lettre émouvante, avec le message d'un être profondément blessé, d'un brave homme humilié par ceux qu'il croyait être ses amis mais qui ne lui ont offert qu'une trahison de clerc :

Que ceux qui n'y peuvent rien aient la décence de nous laisser à notre malheur. À l'usure nous saurons renaître de nos cendres et survivre au pire des cataclysmes : la lâcheté de nos félons et le lâchage de nos "amis". (Id. : 138)

Après maintes tergiversations, *Le Monde* lui accordera le bénéfice du doute. Quelques voix, assez discordantes et minoritaires le soutiendront, comme celle de Daniel Conh-Bendit, qui courageusement le défendit, ou encore Bernard Pivot, qui l'invita sur le plateau de son émission "Bouillon de culture". Mais peut-être que la plus grande déception, ressentie par l'écrivain comme une lame glacée, lâchement enfoncée dans le dos, ne viendra pas de parisiens mais bien de ses compatriotes, deux écrivains algériens vivants en France. Lors d'un dîner organisé par le ministre Josselin, en présence de Boualem Sansal, auteur du sublime *Serment des barbares*, après avoir fait un tour d'horizon des plaies qui rongent le pays, comme l'école sinistrée ou encore la jeunesse livrée à elle-même, Khadra se hasarda à émettre une lueur d'espoir. Il dit que même si le bateau est en train de couler en Algérie, il faudra savoir aider les naufragés et leur trouver des îles où ils pourront survivre. Une certaine écrivaine, surnommée Mme Hélas, n'était pas du tout d'accord et lui reprocha de façon assez mal polie, de ne pas parler de la torture dans ses écrits, et surtout d'avoir pris un pseudonyme de femme, action qu'elle trouvait très malveillante :

À croire qu'elle me tient pour le principal responsable de la déroute algérienne. Pour elle, je ne suis qu'un militaire aux mains maculées de sang [...]. (Id. : 158)

Jalousie d'écrivain, qui partage la même maison d'édition et qui voit en lui une compétition sérieuse, laquelle risquerait de lui faire de l'ombre ? Ou bien quitte bien installée dans le confort d'un "band wagon", encouragée par des journalistes du *Monde* ? Abdelkader D. et Madame Hélas avaient insinué, un peu partout, que Yasmina Khadra n'était qu'un agent de la redoutable SM, manipulé, car le commandant Moulesshoul était à peine lettré et ne pouvait donc pas produire ces romans. Ils réussirent à mettre le ministre et les invités mal à l'aise, détruisirent la rencontre amicale que devait être ce repas. Avant de quitter les lieux, Khadra fit un effort et sourit à Madame Hélas, pour éviter de lui cracher en pleine figure :

Il est des gens qui rejoignent certains fromages dont l'authenticité relève soit de la teneur de leur moisissure, soit de la densité de leur pointeur. Abdelkader D. et Mme Hélas sont de ceux-là. Ils incarnent leur purulence. Les désinfecter serait les dénaturer. (Id. : 164)

Comment expliquer l'attitude d'Algériens dialoguistes, quituquistes ou autres, qui se disent démocrates, nient la barbarie intégriste et vont jusqu'à défendre inconsciemment ou non les thèses d'un état islamique, lui-même allergique à la démocratie, égorgueur d'intellectuels ? S'il est vrai qu'il y a 4.000 à 8.000 islamistes disparus entre les mains des forces de sécurité, il y a quand même entre 100.000 et 200.000 victimes de ces mêmes intégristes. Ne devrait-on pas défendre d'abord ces veuves et ces orphelins traumatisés pour la vie, les milliers de femmes violées qui ont miraculeusement survécu, avant les familles de leurs bourreaux<sup>21</sup> ? Il est très facile de jouer aux révolutionnaires de salon, dans le confort de bureaux à Paris ou par fax de Suisse, et de traiter d'éradicateurs, ceux et celles, qui au péril de leur vie, résistent contre la barbarie en Algérie. Dans la pièce de théâtre *Taxieur*, lors d'une conférence de presse, un journaliste français posait la question suivante au revenant Jean-Paul Sartre, qui venait juste de discuter, aussi bien avec les généraux qu'avec les islamistes :

**Journaliste 3**

Vous vous considérez comme éradicateur ou bien comme dialoguiste ?

**Sartre**

Cette façon de classer les gens est trop simpliste, dangereuse même. Il est difficile, voire impossible, lorsqu'on est condamné à mort de parler avec ceux qui ont prononcé la condamnation. Surtout lorsqu'on a déjà perdu plusieurs de ses amis, de ses proches, et qu'on a soi-même miraculeusement échappé à des attentats. Il faut que ça soit clair, il est hors de question de blanchir les assassins. Ensuite, c'est aux bourreaux de d'abord lever les sentences. Pour répondre à votre question, disons que je suis éra-dictateur, même si je fais des dialogues. (Baylee, 2000 : 67)

Sartre rejetait à la fois le totalitarisme du pouvoir éfêlene, celui des islamistes, et le compromis entre ces deux dictatures. Pour ceux qui ont encore des doutes, la tragédie du 11 septembre 2001 est une preuve supplémentaire qu'on sait bien qui tue aussi bien à New York, Paris qu'Alger. Entre l'ex-commandant Mohamed Moulesshouli, qui accuse les GIA de commettre les massacres, et l'officier Habib Souadia qui accuse l'armée, je choisis le camp du premier sans hésiter. Plutôt avoir tort avec Jean-Paul Sartre, Tahar

---

<sup>21</sup> Il y a deux organisations de familles en Algérie : "familles de victimes" tuées par les islamistes et les "familles de disparus" islamistes. Certains médias occidentaux ignorent la première organisation de familles de victimes et ne se préoccupent que de la seconde islamiste. Comble de la désinformation, ils la présentent comme l'équivalent des mères folles d'Argentine !

Djaout, Rachid Mimouni, Boualem Sansal et Yasmina Khadra que raison avec les dialoguistes, Habib Souaidia ou Mme Hélas. Au risque d'être traité d'*éradic(t)ateur* !

### Références bibliographiques

- BAYLEE, Alek (2000) *Taxieur : la libération miracu(l)ri(euse de J.P. Sartre*, Paris, Marsa.
- B.Y. (1998) *Comme il a dit lui*, Paris, Lattès.
- BOUDJEDRA, Rachid (1995) *Lettres algériennes*, Paris, Grasset.
- CHAREF, Abed (1998) *Algérie, Autopsie d'un massacre*, Paris, L'Aube.
- KHADRA, Yasmina (2002) *L'imposture des mots*, Paris, Julliard.
- KHADRA, Yasmina (2001) *L'écrivain*, Paris, Julliard.
- KHADRA, Yasmina (1999) *À quoi rêvent les loups*, Paris, Julliard.
- ROBIN, Maurice (1986) *Camus et la politique*, Paris, L'Harmattan.
- ROUADJIA, Ahmed (1990) *Les frères et la mosquée*, Paris, Khartala.
- SCHEMLA, Elisabeth (2000) *Mon journal d'Algérie*, Paris, Flammarion.
- SCHEMLA, Elisabeth (1995) *Une algérienne debout, entretiens avec Khalida Messaoudi*, Paris, Flammarion.
- SOUAIDIA, Habib (2001) *La sale guerre*, Paris, La Découverte.
- TAVEAU, Véronique (1999) *L'Algérie dévoilée*, Paris, Plon.